



AGSOUS Sadia, *Derrière l'hébreu, l'arabe. Le roman palestinien en hébreu (1966-2017)*

Classiques Garnier, 2022

Dario Miccoli



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remmm/18334>

ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Référence électronique

Dario Miccoli, « AGSOUS Sadia, *Derrière l'hébreu, l'arabe. Le roman palestinien en hébreu (1966-2017)* », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 152 | 2022, mis en ligne le 26 octobre 2022, consulté le 26 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/18334>

Ce document a été généré automatiquement le 26 octobre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

AGSOUS Sadia, *Derrière l'hébreu, l'arabe. Le roman palestinien en hébreu* (1966-2017)

Classiques Garnier, 2022

Dario Miccoli

RÉFÉRENCE

AGSOUS Sadia, *Derrière l'hébreu, l'arabe. Le roman palestinien en hébreu* (1966-2017), Paris, Classiques Garnier, 2022.

- 1 Atallah Mansour, Anton Shammas et Sayed Kashua sont les plus connus parmi les écrivains palestiniens de citoyenneté israélienne qui ont choisi de publier leurs romans en hébreu. Il ne s'agit pas d'un très grand groupe, même si on pourrait ajouter d'autres auteurs, tels qu'Ayman Sickseck ou l'écrivain druze Naim Araïdi. Néanmoins, c'est aux trois premiers et au champ littéraire qu'ils ont contribué à développer qu'est dédié *Derrière l'hébreu, l'arabe. Le roman palestinien en hébreu* (1966-2017) par Sadia Agsous – chercheuse en littérature et études culturelles et membre associée de l'Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, Aix-Marseille Université. *Derrière l'hébreu, l'arabe* est un ouvrage ambitieux et basé sur une connaissance fine des littératures palestinienne et israélienne, ainsi que des études de traductologie et littérature comparée. L'ouvrage est divisé en cinq chapitres, avec une longue introduction et – pour finir – une conclusion originale et une annexe qui présente une sélection de textes traduits en français des principaux auteurs analysés.
- 2 Dans l'introduction et le premier chapitre, les trois auteurs et leurs biographies intellectuelles sont introduits, avec des « repères contextuels et théoriques » (p. 41) : notamment les études de Gilles Deleuze et Félix Guattari, d'Abdelfattah Kilito ainsi que des chercheurs en littérature israélienne comme Hannan Hever et Yigal Schwartz. Le deuxième chapitre, *Beginning* – une catégorie tirée d'Edward Said qui indique un sens de

création active, « le premier point [...] d'un aboutissement ou d'un processus qui a une durée et une signification » (p. 51) – présente les premiers pas de la littérature palestinienne en hébreu et en particulier les travaux d'Atallah Mansour (1934-), qui publia en 1966 le roman *Be-'or hadash* (« Sous un nouveau jour », littéralement : « Sous une nouvelle lumière »). En partant d'une analyse du contexte intellectuel arabophone d'Israël et des tentatives de contact entre Palestiniens et *Mizrahim* dans les années 1960, Mansour est interprété comme un écrivain qui, avec son roman, « a tenté de 'déjudaïser' l'hébreu dans le champ littéraire » (p. 141) en proposant une sorte de littérature bi-ethnique.

- 3 Anton Shammas (1950-) est au cœur du troisième chapitre, qui discute l'exil – réel et/ou intérieur – comme chronotope littéraire. Shammas est l'auteur du plus célèbre roman écrit par un Palestinien en hébreu, *'Arabesqot* (« Arabesques »), paru en 1986. Shammas, qui habite aux États-Unis depuis plus de trente ans et n'a jamais publié d'autre roman, est aussi connu pour son activité de traducteur de l'arabe à l'hébreu et notamment pour avoir traduit les romans de l'écrivain palestinien Émile Habibi. Shammas s'insère donc dans un milieu culturel plurilingue qui est propre aux Palestiniens, mais aussi caractéristique d'Israël et de manière plus générale de l'espace méditerranéen : je pense ici aux travaux de Jocelyne Dakhlia sur l'histoire de la *lingua franca* à l'époque moderne, de Yasir Suleiman sur les politiques culturelles de la langue arabe ou encore de Lital Levy et Emily Gottreich pour ce qui concerne l'histoire littéraire des juifs des pays arabes entre *Nahḍa* et *Haskalah*, de Benjamin Harshav sur les liens entre langue hébraïque moderne et sionisme.
- 4 Le quatrième chapitre se concentre sur l'un des plus jeunes écrivains palestiniens en hébreu, Sayed Kashua (1975-), auteur de romans à succès – par exemple *'Aravim roqdim* (« Les Arabes dansent aussi », 2002) et *Va-yehi 'or* (« Et il y eu un matin », 2006) et d'une série télévisée, *'Avodah 'aravit* (« Travail arabe », 2007), qui racontent avec ironie et amertume les défis et les ambiguïtés identitaires des Palestiniens israéliens appartenant à ce que Agsous définit comme « la troisième génération de la *Nakba* » (p. 227). L'ouvrage se termine avec des notes qui réinsèrent ces auteurs dans une « littérature 'Palestine' » au sens large, pour laquelle « les expériences d'ordre idéologique et historique jouent un rôle non négligeable », au point d'exclure « toute possibilité d'un personnage palestinien qui se placerait sur le seul plan littéraire, sans investir le champ politique » (p. 314). Ainsi, le roman palestinien en hébreu se dévoile finalement comme une « littérature de résistance éphémère » (p. 310).
- 5 *Derrière l'hébreu, l'arabe* n'est pas le premier ouvrage scientifique dédié à ce sujet : pensons premièrement aux recherches de Rachel Feldhay Brenner – en particulier son ouvrage *Inextricably Bonded: Israeli Arab and Jewish Writers Re-visioning Culture*, publié en 2003 – et de Hannan Hever. Tenant compte de tout cela, Agsous offre une perspective nouvelle qui considère ces ouvrages comme partie intégrante de la littérature palestinienne, plutôt que – ou pas premièrement – comme relevant de la littérature israélienne. Selon l'autrice, les Palestiniens qui ont fait le choix de l'hébreu comme langue littéraire ne veulent renoncer ni à leur identité nationale ni – sauf, peut-être, dans le cas de Mansour – à leurs aspirations politiques, ni surtout à leur autre langue, l'arabe. La lecture de ces auteurs à partir du champ littéraire palestinien et arabophone est donc l'innovation la plus importante de l'ouvrage d'Agsous. Pour cette raison, il aurait été intéressant de discuter plus en détail d'écrivains connus mais moins étudiés : je pense notamment à Ayman Sickseck, auteur des deux romans *El Yafo* (« Vers Jaffa »),

2010) et *Tishrin* (2016). Agsous souligne avec finesse le fait qu'on ne peut pas parler d'une littérature palestinienne en hébreu sinon en partant de son caractère éphémère et discontinu : « cette littérature ne se forge pas dans une continuité historique. Elle ne prend pas racine. Elle se manifeste occasionnellement par l'émergence d'individus qui apposent le sceau de leur identité sur la littérature hébraïque » (p. 314-315). Cette littérature, qui raconte en hébreu la vie quotidienne des Palestiniens et leur histoire à travers les générations, a pourtant obtenu avec difficulté une place dans la littérature israélienne ou a été interprétée comme une tentative d'intégration linguistique et culturelle – ce qui, selon Agsous et surtout dans le cas de Shamma, est très éloigné de la réalité.

- 6 *Derrière l'hébreu, l'arabe* nous aide aussi à comprendre le polycentrisme et le plurilinguisme de la littérature en hébreu moderne : un espace aux frontières multiples, ouvert à l'extérieur et né en diaspora, dans l'Europe de l'Est du XIX^e siècle, développé dans la Palestine du mandat britannique avec des auteurs comme Haim Nahman Bialik et Shmuel Yosef Agnon, poursuivi dans les années 1960 avec les premiers écrivains d'origine *mizrahi*. Pour ce qui concerne les *Mizrahim*, l'auteur utilise ce terme et celui de « Juifs-Arabs » comme synonyme. Si le premier a été utilisé initialement dans un sens péjoratif mais est devenu, à partir des années 1980, la définition standard pour désigner les juifs du Proche-Orient et du Maghreb, le deuxième reste une catégorie largement académique qui souligne les connexions linguistiques et culturelles entre juifs, musulmans et chrétiens originaires des pays arabes, à partir, me semble-t-il, de réflexions souvent liées à la sphère politique et au présent israélo-palestinien plus qu'à l'histoire très diversifiée des juifs de la région.
- 7 Quelques petites remarques : les translittérations de l'hébreu et de l'arabe ne suivent pas un modèle scientifique homogène ; Dario Fo (p. 215) avait obtenu en 1997 le prix Nobel pour la littérature et pas pour la paix ; le mot ghetto (p. 307) n'indique pas depuis le Moyen-Âge, mais depuis le XVI^e siècle – le premier ghetto portant ce nom fut établi à Venise en 1516 – un quartier où les juifs étaient obligés de résider. L'ouvrage tend à donner une lecture très proche des textes, parfois aux dépens d'une vision plus globale de la place de ces auteurs dans l'histoire culturelle d'Israël et de la Palestine. En outre, certains passages semblent répétitifs – par exemple la « Présentation des auteurs et de leurs romans » (p. 22-39) anticipe des aspects largement repris dans les chapitres suivants. Cela dit, *Derrière l'hébreu, l'arabe* offre une analyse originale et assez convaincante des écrivains palestiniens israéliens de langue hébraïque et peut être considéré comme un ajout important aux études littéraires consacrées à l'espace israélo-palestinien.

AUTEURS

DARIO MICCOLI

Université Ca' Foscari de Venise, Italie ; dario.miccoli@unive.it